

C'était à l'époque où je suivais les gens dans la rue. Ça avait commencé progressivement, quelques minutes par-ci, puis une petite heure, un après-midi par-là. Je me souviens très bien de la première fois. J'étais assise dans un square, et il y avait sur le banc en face de moi un homme qui pleurait. Il se tenait droit, le visage dans la lumière, les yeux fermés, et ses larmes coulaient librement. C'est une image qui est restée fortement gravée en moi. Je l'observais avec fascination, et quand il est parti, d'une démarche un peu titubante, je l'ai naturellement suivi. J'ai fait ça comme ça, sans réfléchir, et c'est une impulsion que j'ai bien apprise à connaître par la suite.

J'étais d'un tempérament curieux et oisif. Je me promenais beaucoup. Je passais des heures le long des quais de la Seine. Je regardais le jour se noyer dans ses eaux lentes, j'attendais le moment où les lumières des bateaux-mouche feraient défiler les ombres des arbres sur les façades de l'île Saint-Louis. J'avais du temps. Je travaillais un mois sur deux. Nous avons choisi cet arrangement, avec mon amie Claire, dont je partageais également l'appartement. Notre restaurant salon de thé marchait suffisamment bien pour nous permettre de nous octroyer deux petits salaires, tout en travaillant à tour de rôle. Nous n'étions pas riches, mais possédions le luxe de ce temps libre. Claire était peintre et sculpteur, à cette période elle se livrait à des collages de matériaux divers comme des bouts de bois, des cailloux, du tissu trempé dans du plâtre et qu'elle repeignait. La plus grande de nos deux pièces lui servait d'atelier et de chambre. C'était un endroit dont le désordre m'effrayait, et que j'évitais autant que possible. Claire et moi nous retrouvions plutôt dans la cuisine, ou sur la terrasse autour de laquelle s'organisait notre appartement, et qui en faisait le charme. Une terrasse toute petite, avec un banc, une glycine touffue, et quantité de plantes. En fait nous nous voyions peu. Presque uniquement le dimanche, jour de fermeture du salon de thé, et ce jour-là nous planifiions l'ensemble des menus pour la semaine. Nous les téléphonions ensuite à Daniel, le cuisinier, c'était lui qui allait s'approvisionner à Rungis.

J'aimais le travail au restaurant. Je sais, cela ferait rire Claire de lire cela, j'ai toujours été paresseuse, végétative, elle me l'a assez reproché. J'aimais peut-être par-dessus tout le sentiment du devoir accompli, lorsque je fermais la porte, le dernier client sorti. Finir la vaisselle, nettoyer les tables, changer l'eau des fleurs... Je prenais mon temps, je fignolais, j'étais bien dans la paix du restaurant désert, aux éclairages doux cachés dans les plantes. Je m'asseyais à une table, prenais un thé.

Je savais que ce restaurant était le point d'ancrage d'une vie qui sans lui serait partie à la dérive. Et malgré la fatigue, le sentiment d'inanité qui me prenait parfois, les petites querelles avec Claire, j'étais heureuse que nous ayons réussi à réaliser notre projet, au-delà même de nos espérances.

Pendant les mois de travail, ma vie était d'une régularité bienfaisante. Préparation de la salle, puis, à partir de midi, tourbillon du service pour lequel m'aidait parfois une étudiante. Quand les choses se calmaient, je mangeais à une table écartée, avec Daniel. Il était d'origine martiniquaise. Il avait les yeux gais, un peu moqueurs, et la voix chantante. C'était un ami de Claire, nous nous entendions bien. Venait ensuite l'heure du thé qui amenait insensiblement celle du dîner. Le soir je rentrais chez moi par les rues calmes. S'il y avait encore de la lumière sous la porte de Claire, j'entrais discuter un moment, ou simplement l'observer, coupant, collant, déchirant, assemblant, radieuse, inspirée. Oui, j'aimais tout cela. Pourtant il me semble qu'au fond de moi j'attendais quelque chose. Qu'il y avait dans ma vie une attente sourde, profonde, immense, et dont je n'avais même pas conscience. Et que c'est elle qui m'a jetée dans les pas de mes semblables, consacrant à ces filatures répétées de plus en plus de mon temps libre.

Il est vrai que j'ai toujours été intéressée par la vie des autres. Enfant, la nuit tombée, j'aimais regarder par les carrés allumés des fenêtres de ma rue. Il y avait des gens autour d'une table sous un cône de lumière, un enfant qui jouait sur un tapis, quelqu'un arrivait, repartait, de brèves scènes se jouaient sous mes yeux. Il y avait les pièces vides, en attente. Je scrutais le mobilier, les tapisseries, les lustres. Tout m'intéressait. J'étais irrésistiblement attirée par le spectacle de ces intimités se dévoilant en toute innocence. Je crois que ce voyeurisme n'est pas étranger au goût du cinéma qui fut si fort et si précoce en moi. A nouveau une fenêtre s'allumait dans le noir. Anonyme, invisible et protégée par la nuit de la salle, je regardais.

Dans la rue j'ai toujours cherché à deviner ce qui se cachait sous le front pensif de telle

jeune femme, ou le rire hystérique de telle autre. Je regardais l'habillement des gens, la cohérence entre les vêtements, j'imaginai le manteau en regardant les chaussures, et inversement. Dans les supermarchés, même machinalement, je jetais toujours un coup d'œil dans les chariots des autres, confrontant leurs contenus à l'apparence de leurs propriétaires. Cela m'amusait. J'observais comme on respire. Il est logique que cela m'ait amenée à suivre des gens dans la rue. Je suppose.

Il y eut cette première fois, qui m'a marquée par la force de son étrange beauté. Il y en eut quelques autres, puis beaucoup d'autres. Je savais être discrète. On m'a très peu remarquée. Au début ce n'était jamais très long. Quelques centaines de mètres, quelques arrêts dans des magasins. Je n'aimais pas me presser, je préférais les flâneurs. J'effleurais d'une tangente légère des univers qui m'étaient étrangers, le resteraient, mais dont je pressentais furtivement la densité, le mystère. J'ai suivi des enfants, des vieillards, des couples, des familles. Des travailleurs, des gens oisifs. Des clochards. Des touristes. Et même des chiens ! C'est une jolie façon de visiter une ville que d'en suivre les chiens. J'ai d'abord suivi au hasard, puis j'ai appris à choisir, à reconnaître le petit dé clic en moi, l'envie. Ainsi, j'accompagnais ces personnes un petit moment de leur vie, un moment qu'à leur insu nous passions ensemble. Ensemble nous surveillions la petite fille dans le bac à sable, ensemble nous lui achetions un pain au chocolat. Ensemble nous nous penchions sur les parapets du Pont Neuf, plongeant nos regards dans les miroitements de la Seine, puis nous contournions paisiblement le square du Vert Galant. Ensemble, nous allions au cinéma le dimanche après-midi, puis nous allions manger un gâteau dans un salon de thé. Ensemble... Non, je n'étais pas dupe, j'étais seule et je le savais. Mais c'était insolite, poétique et surtout cela... me possédait, d'une manière que je sentais obscurément grandir en moi.

J'en vins à suivre des personnes durant des journées entières. C'était parfois passionnant. Cela supposait de longues périodes d'attente, mais cela ne me déplaisait pas. Je découvrais Paris, des quartiers, des rues, des atmosphères qui m'étaient jusque-là inconnus. Je perfectionnais mes techniques de filature. Suivre en précédant, depuis le trottoir d'en face. Descendre la première du bus. Rester vigilante. Ne pas laisser ma proie s'échapper en me perdant dans la contemplation d'une vitrine. Je me refusais à croiser le regard de mes compagnons d'un jour, ou à leur adresser la parole. Ne jamais briser le mince écran qui

séparait nos vies était une règle de mon jeu. A peine consciente, évidente. Il m'arrivait de quitter à regret certaines personnes qui m'avaient inspiré de la sympathie, de la compassion, ou que j'avais trouvées belles. J'étais fascinée par les gens qui pleuraient, comme s'ils portaient en eux une plus grande charge de mystère. Par les visages aux yeux clos, aussi, offerts au soleil dans les jardins publics, immobiles, hiératiques, j'attendais que les yeux s'ouvrent, que la vie revienne. Il y avait les petits enfants avec leur grâce maladroite. Les amoureux, les caresses, les baisers, les rires et les chuchotements à l'oreille. Les querelles conjugales, les insultes à voix étouffées. Il y avait des gens lents, et des gens pressés. Des gens gais, des gens tristes, des beaux, des laids, des ni beaux ni laids, ou plutôt qui avaient leur beauté à eux, leur singularité à eux, dans l'infinie diversité des êtres. Et tout cela m'emplissait, m'enivrait, me dépassait.

Il n'y avait pas que cela dans ma vie. Il y avait mes parents dans la lointaine banlieue sud, que je voyais de temps à autre. Quelques amis, Marité, professeur de français et actrice, dont j'aimais garder la petite fille lorsqu'elle jouait au théâtre le soir. Elle s'appelait Jessica, avait cinq ans, de beaux yeux clairs, et était très bavarde. Lorsqu'elle était couchée, avant de s'endormir, c'est elle qui me racontait des histoires. J'écoutais dans le noir sa petite voix enfantine égrener pour nous l'histoire du berger au gros nez ou de la sorcière gourmande.

Doux moments. Comme Claire, j'étais célibataire. Claire accumulait les aventures sans suite et cela la désespérait. Elle voulait une relation stable avec un homme, avoir des enfants, créer une famille. Moi, je ne sais pas. J'avais eu une grosse déception sentimentale du temps de mes études. Depuis je me contentais de relations éphémères avec des clients, qui très rapidement soit se révélaient mariés, soit ne m'intéressaient plus. Avec Daniel, nous nous étions crus amoureux, durant quelques mois qui avaient eu leur charme. Au moment de ce récit, j'ignorais tout de sa vie sentimentale, notre complicité parfois tendre me suffisait.